

Jan Guillou

Entre rouge et noir

roman traduit du suédois par Philippe Bouquet



Le siècle
des grandes aventures III

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Survivants au sein d'un continent dévasté, les frères Lauritzen sortent très affaiblis de la Première Guerre, accablés à la fois financièrement et personnellement. Les Anglais, vainqueurs, ont confisqué les biens qu'Oscar possédait en Afrique. Sverre, lui, est chassé de la propriété où il a vécu durant presque vingt ans, à la suite de la mort de son bien-aimé Albie sur le champ de bataille. Quant à Lauritz, il fuit Bergen pour s'installer en Suède avec sa famille afin de sauver son fils, menacé de mort en raison de ses sympathies pro-allemandes. Peu à peu, à Berlin et à Saltsjöbaden, leurs conditions de vie s'améliorent, et tous se trouvent emportés dans le tourbillon des Années folles. Alors que l'Europe s'étourdit de la prospérité retrouvée, l'Allemagne se reconstruit et compromet l'équilibre précaire de la sécurité reconquise. La famille Lauritzen, comme toutes les autres, n'a pas conscience de la menace qui va précipiter l'ensemble du monde dans une tourmente encore plus grande.

Le troisième tome de la passionnante série "Le Siècle des grandes aventures", consacrée aux bouleversements qui ont ébranlé l'Europe du xx^e siècle, nous invite à une plongée captivante dans les années 1920 et 1930. À travers la destinée de la fratrie Lauritzen, par son talent de conteur, Jan Guillou nous fait vivre l'Histoire en train de s'écrire et percevoir, au cœur des destinées individuelles, les grandes transformations qui s'annoncent.

JAN GUILLOU

Jan Guillou est l'un des auteurs les plus lus en Suède où ses œuvres se sont vendues à plus de dix millions d'exemplaires ; elles ont été traduites dans une vingtaine de langues. La série "Le Siècle des grandes aventures" est à ce jour son projet littéraire le plus ambitieux. Sont parus chez Actes Sud les deux premiers volets, Les Ingénieurs du bout du monde (2013) et Les Dandys de Manningham (2014).

DU MÊME AUTEUR

LA FABRIQUE DE VIOLENCE, Many, 1990 ; Pocket, 1992 ; Agone éditeur, 2001.

LA MONTAGNE DES DIEUX, Many, 1992.

TRILOGIE D'ARN LE TEMPLIER, vol. 1. Le chemin de Jérusalem, Agone éditeur, 2007.

TRILOGIE D'ARN LE TEMPLIER, vol. 2. Le chevalier du Temple, Agone éditeur, 2007.

TRILOGIE D'ARN LE TEMPLIER, vol. 3. Le royaume au bout du chemin, Agone éditeur, 2008.

L'HÉRITAGE D'ARN LE TEMPLIER, Agone éditeur, 2011.

LES INGÉNIEURS DU BOUT DU MONDE, vol. 1. Le siècle des grandes aventures, Actes Sud, 2013.

LES DANDYS DE MANNINGHAM, vol. 2. Le siècle des grandes aventures, Actes Sud, 2014.

Illustration de couverture : DR

"Lettres scandinaves"

Titre original :

Mellan rött och svart

Éditeur original :

Piratförlaget, Stockholm

© Jan Guillou, 2013

Publié avec l'accord de Salomonsson Agency

© ACTES SUD, 2015

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-05948-4

JAN GUILLOU

Entre rouge et noir

“Le siècle des grandes aventures”
Volume III

roman traduit du suédois
par Philippe Bouquet

ACTES SUD

I

Saltsjöbaden – avril 1918

Il avait la nostalgie de l'Allemagne. Lorsqu'ils avaient quitté Bergen et pris le train pour traverser le Hardangervidda, il avait cru qu'il rentrait dans son pays. Au lieu de cela, il était maintenant assis sur un ponton, dans un fjord situé aussi loin de Berlin que l'était Bergen.

En Suède, on ne parlait d'ailleurs pas de fjord, mais de *fjärd*. C'était une drôle de langue, le suédois, facile à parler mais difficile à orthographier. Il avait eu l'impression de repartir à zéro dans sa scolarité et d'apprendre à lire de nouveau. Pourtant, il n'avait guère de retard et, à l'automne, il allait passer en troisième année de primaire. À moins que l'Allemagne ne gagne enfin la guerre et que sa famille ne puisse rentrer chez elle.

Quand il tentait de parler suédois avec ses camarades de classe, il y avait toujours des mauvaises langues qui disaient qu'il était plus norvégien que suédois, à l'entendre. Mais cela ne comptait pas, car il avait juré de ne plus jamais prononcer un mot de norvégien.

De l'autre côté de ce fjord qui n'en avait pas le nom s'élevaient de gros cumulus cotonneux. Les pilotes anglais purent y chercher refuge lorsque, à leur grande frayeur, ils virent approcher son triplan Fokker Dr.I rouge. Ils étaient six, en V, à trois heures, deux cents mètres au-dessous de lui, et n'avaient pas encore découvert le danger. Il n'hésita pas une seconde, vira sur l'aile vers la droite, plongea vers l'appareil de tête, tira rapidement trois salves de ses doubles mitrailleuses, redressa sa course et effectua un looping pour remonter vers la gauche, avant de plonger à nouveau sur l'ennemi, qui avait maintenant identifié l'assaillant et mettait aussitôt

le cap vers les gros cumulus, sous le coup de la panique, sachant fort bien qu'il n'avait pas la moindre chance face au baron Manfred von Richthofen. Il eut le temps d'abattre un Anglais de plus avant que les quatre autres n'aillent se perdre dans les nuages.

Il ne restait plus qu'une seule chose à faire, puisque les Anglais avaient sans doute l'intention de se disperser et de fuir dans différentes directions. Il rectifia sa course afin de s'élever très vite au-dessus des nuages et de pouvoir observer ce qui se passait en dessous de lui. Il devait en effet se procurer un angle d'attaque vers le bas, dans le but d'accroître la rapidité de sa plongée, car leurs Sopwith Camel étaient plus rapides que son Fokker.

Il avait accepté de payer ce prix pour disposer de trois ailes, sachant que, ce qu'il perdait en vitesse, il le rattrapait amplement en liberté de manœuvre.

Il eut de la chance, comme il en faut à tous les gardiens de but. Soudain, il vit devant lui deux Sopwith Camel en train de s'éloigner, à onze heures, mais hors de portée de tir. Il constata aussi que le mur de nuages dans lequel ils étaient en train de se glisser était assez mince et qu'ils n'allaient pas tarder à se retrouver dans une portion de ciel entièrement dégagée. Il vira donc sur l'aile et plongea dans la masse floconneuse en poussant les manettes à fond.

Il avait vu juste : il rattrapa les deux avions ennemis au moment précis où ils sortaient de leur repaire pour pénétrer dans une zone de visibilité parfaite. Le reste aurait dû être une pure affaire de routine. Mais, alors qu'il venait d'abattre les deux Anglais, il vit un autre Sopwith Camel surgir derrière lui, venu de nulle part. C'était un peu ennuyeux, car c'était dans ce genre de situation que les pilotes normaux, y compris ses camarades allemands, se faisaient tuer.

Il s'agissait donc de ne pas perdre son sang-froid. Il attendit que l'Anglais soit assez près de lui pour entendre ses balles commencer à le frôler en sifflant. Il tira alors le manche contre son ventre, pour faire monter l'appareil à la verticale, puis coupa le moteur. Après être resté suspendu en l'air l'espace d'une seconde, il se laissa tomber vers le sol à une vitesse vertigineuse. L'Anglais, qui n'avait pas eu le temps de revenir de sa surprise et de comprendre ce qu'avait fait le rouge, passa alors en dessous de lui. Il

ouvrit le feu et toucha l'avion ennemi sur toute sa longueur. Un coup de chance, peut-être.

Après cela, il n'y avait plus qu'à remettre les gaz, actionner le palonnier pour stopper la vrille et mettre le cap sur sa base. Quatre Anglais en une seule matinée, cela suffisait, il était l'heure d'aller déjeuner, maintenant. Après avoir repris des forces, fait le plein de carburant et de munitions, il pourrait reprendre le combat. Son record était de onze victoires en une seule journée. Sans doute ne pourrait-il pas l'égaliser ce jour-là, à moins qu'il n'ait la chance de croiser une formation de débutants américains.

Au cours de ce combat aérien acharné, les cumulus recouvrant Baggensfjärden avaient dérivé en direction du sud-ouest. La journée promettait d'être belle et chaude et donnait un avant-goût de l'été, bien qu'on ne fût encore qu'à la fin du mois d'avril.

Il était en fait en quête d'épinoches, c'était pour cela qu'il avait emprunté la clé donnant accès à leur ponton. Il se mit à plat ventre pour regarder entre les planches de celui-ci. L'eau était transparente et la lumière du soleil éclairait le fond presque comme au pays. Plus exactement, presque comme à Osterøya. Du sable et des touffes de varech par-ci par-là, des drôles de moules, tellement elles étaient petites, et quatre ou cinq perches. Mais ce n'était pas elles qu'il avait en tête. Il avait une mission à effectuer et tenait à l'accomplir avec succès et précision.

Sa première tentative s'était soldée par un échec et cela ne devait pas se reproduire. Sa mère lui avait expliqué les erreurs qu'il avait commises. Les épinoches construisaient des nids et c'est pourquoi il était conseillé de mettre un peu de varech et d'algues dans un bocal. Mais ce n'était pas le plus important. Pendant le frai, c'était en général les mâles qui étaient les plus beaux, cela valait aussi bien pour les épinoches que pour le saumon et l'omble chevalier. Si l'on voyait des poissons d'un vert émeraude tirant sur le bleu et le rouge rubis, c'était donc des épinoches mâles.

Son erreur avait été de ne prendre que des mâles, de les mettre dans un bocal sans varech ni algues et de s'imaginer qu'ils cohabiteraient. Au lieu de cela, ils s'étaient entretués et le dernier des vainqueurs lui-même n'avait pas tardé à se retrouver le ventre en l'air.

Ce qu'il fallait, maintenant, c'était se contenter d'un beau mâle et de deux femelles, dont les couleurs n'étaient pas aussi belles. Si

l'une d'entre elles venait à mourir, qu'elle ait été tuée par le mâle, par sa rivale ou par les deux à la fois, les survivants finiraient peut-être par conclure une union.

Rien de plus simple que d'attraper deux femelles : elles n'arrêtaient pas de nager autour du nid des mâles. Il accrocha donc un morceau de ver de terre à une épingle recourbée – si on voulait pouvoir les prendre en parfait état, il ne fallait pas se servir d'hameçons, lui avait aussi expliqué sa mère. Et deux femelles ne tardèrent pas à se retrouver dans le bocal.

Attraper un mâle était un peu plus délicat, car ceux-ci allaient se cacher au fond de leur nid, n'étaient guère voraces et se contentaient d'attaques éclair surprenantes soit sur le ver de terre fiché sur l'épingle, soit sur une femelle, avant de disparaître à nouveau dans leur tanière. Mais il avait fini par s'apercevoir que, s'il cognait légèrement le ver contre le haut du nid, le poisson se livrait aussitôt à une furieuse attaque visant à mordre ou à blesser l'intrus plutôt que le manger. C'était à ce moment qu'il fallait avoir le bon réflexe et le ferrer avant qu'il ait le temps de lâcher prise. Au bout de quatre ou cinq tentatives, il eut ainsi un mâle dans son bocal, en plus des deux femelles, et put rentrer satisfait à la maison, mission accomplie, au moins pour cette fois.

Il referma soigneusement derrière lui la grille d'accès au ponton, au moyen du cadenas, comme le lui avait recommandé son père, car c'était propriété privée.

Il n'y avait pas loin à aller le long de Strandpromenaden, mais le bocal contenant les trois poissons en colère commençait à être lourd, car il devait le maintenir à une certaine distance de son corps pour ne pas éclabousser ses habits du dimanche, sa chemise de marin au col bleu empesé de frais et son pantalon bleu marine. Il serait sûrement plus facile de passer par Källvägen et de rentrer discrètement par l'entrée de service plutôt que d'escalader toutes les marches de pierre de l'entrée principale sur Strandpromenaden.

Dans la montée de Källvägen, il croisa deux voisines qui effectuaient leur promenade dominicale. Il les salua poliment en inclinant le haut du corps, l'air de leur faire un cadeau, avec ce bocal qu'il tenait à bout de bras. Elles examinèrent sa prise avec curiosité et il tenta de leur expliquer le plan qu'il avait conçu pour faire en sorte que les épinoches s'unissent par les liens du mariage. Or, pour

l'instant, ces maudits poissons n'avaient pas du tout l'air d'être décidés à collaborer. Ils s'étaient remis à se battre et l'une des voisines plaisanta en disant, à propos de l'amour, quelque chose qu'il ne comprit pas. Puis elles lui donnèrent une petite tape sur la tête et continuèrent leur promenade, sans doute en direction du Grand Hôtel.

En se faufilant dans la cuisine, il perçut aussitôt l'odeur de viande grillée du dimanche et du pain frais. Les cuisinières semblaient pressées et ne cessaient de se croiser en parlant de tickets de rationnement, mais elles se turent brusquement en le voyant. Gêné, il les salua discrètement et passa très vite devant la chambre de bonne et l'office.

La grande salle à manger était vide et on n'avait pas encore commencé à mettre la table. C'était bon signe : cette fois, on déjeunerait en famille et non avec des invités, comme si souvent en fin de semaine. Et, en effet, alors qu'il passait devant la petite salle à manger, il vit l'une des servantes en train d'y astiquer l'argenterie. Parfait, un petit repas sans façon. Dans les grandes occasions, il était obligé de rester à table et s'ennuyait à mourir à écouter les adultes parler pendant une éternité tout en mangeant. Ses petits frère et sœurs, eux, avaient bien de la chance de pouvoir manger à part, dans la petite salle, avec Marthe.

Il commençait à avoir mal aux bras et dut poser un instant les poissons sur la première marche, sous les deux palmiers. Puis il monta l'escalier menant aux chambres, dont la sienne tout au bout du couloir, où il put enfin se décharger de son fardeau sur le bureau. Il alla chercher une serviette dans la salle de bains pour essuyer le bocal et resta ensuite un moment assis devant celui-ci pour voir comment se déroulait l'expérience, cette fois.

Le résultat ne semblait hélas pas brillant. Les deux femelles étaient tapies au fond du bocal et tentaient de se dissimuler sous une touffe de varech. Le mâle, lui, semblait déjà perdre ses belles couleurs et nageait en rond à la surface de l'eau en heurtant sans cesse le verre avec son museau, dans ses vaines tentatives pour trouver une issue.

Perplexe, il se dit que c'était malgré tout un léger progrès qu'il n'y ait pas encore de victimes, comme la fois où il n'avait attrapé que des mâles, ce qui avait entraîné l'ouverture immédiate des hostilités et cent pour cent de pertes.

Dans la famille, c'était Mère qui s'y entendait le mieux aux choses de la nature mais, comme on était dimanche, elle était partie à vélo à Neglinge, pour soigner les enfants des ouvriers, au nord de la voie de chemin de fer, là où l'on n'avait pas le droit d'aller. Mais, sur ce point, c'était l'égalité parfaite, car les ouvriers et leurs enfants n'avaient pas le droit de la franchir dans l'autre sens non plus. Personne, dans la classe, n'aurait su dire pourquoi, c'était la règle, point à la ligne.

Mère avait évoqué l'idée d'un aquarium, espace plus vaste susceptible d'éviter la panique parmi les prisonniers. Cela pouvait aussi être lié à l'apport en oxygène, car il y en avait trop peu dans un simple bocal, où l'eau n'était pas renouvelée. Tout comme les êtres humains, les poissons avaient besoin d'oxygène pour respirer, même si, bien entendu, c'était beaucoup plus difficile de le filtrer à travers des ouïes qu'en respirant l'air directement.

Peut-être serait-il possible de dénicher un vieil aquarium dans le fatras du grenier. Mais les enfants n'étaient pas autorisés à y aller seuls, car il y avait tellement de choses bizarres avec lesquelles on pouvait se faire mal, là-haut. À moins que cette interdiction n'ait trait à d'autres raisons, beaucoup plus secrètes. Mais alors, elle n'aurait dû valoir que pour ses petits frère et sœurs, pas pour le fils aîné, qui allait entrer en troisième année d'école, à l'automne.

L'escalier menant au grenier partait près de la chambre de son petit frère Karl et était recouvert d'un gros tapis vert, pour que les domestiques ne dérangent pas la famille en l'empruntant, tard le soir et tôt le matin.

Monter là-haut, c'était comme pénétrer dans une vaste salle du trésor, et les poutres sentaient très fort le bois et le goudron. Il passa sur la pointe des pieds devant les trois petites cellules de moine – c'était ainsi qu'on appelait les chambres des domestiques sans qu'on puisse savoir pourquoi, puisque c'étaient toutes des femmes, mais cela excitait l'imagination.

Il savait très bien qu'on n'avait pas le droit de jeter un coup d'œil dans les chambres des autres quand ils n'y étaient pas, mais la tentation, ou la curiosité, l'emporta. Il revint discrètement sur ses pas et appuya prudemment sur la poignée de la dernière porte de la rangée.

La première chose qui le frappa, en entrant, ce fut la lumière d'une vivacité surprenante qui y régnait et le fait que la vue était bien plus belle que depuis sa chambre à lui. On voyait la propriété tout entière, y compris la partie qui descendait vers Strandpromenaden et dans laquelle on avait taillé l'escalier de pierre, la forêt de bambous qui n'allait pas tarder à atteindre la taille d'une jungle riche en surprises, le bois de sapins argentés qui s'étendait de l'autre côté, les plates-bandes dans lesquelles le jardinier était en train de planter de petites fleurs rouges, bleues et blanches, et toute la baie y compris le Grand Hôtel et Restaurangholmen. Bien entendu, c'était encore plus chic dans un fjord norvégien. Non, absolument pas, se reprit-il. La Norvège, il ne voulait plus avoir affaire à elle. En Allemagne, en revanche, il ne manquait pas d'endroits où la vue était encore plus belle.

À part celle-ci, cependant, il n'y avait pas grand-chose à voir, dans cette chambre. Un lit d'une personne, déjà fait, sous lequel était glissé un pot de chambre. Une petite table de chevet sur laquelle était posée une boîte à cigares du genre de celles que Père donnait, une fois vides, aux domestiques pour qu'ils y mettent ce qu'ils possédaient. Près de la porte étaient accrochés quelques vêtements, deux robes noires, deux tabliers blancs empesés de fraîche date et le genre de colifichets que les domestiques portaient sur la tête à la façon d'un diadème.

Il eut un peu honte car, même s'il n'y avait pas grand-chose à espionner dans ce genre de pièce, c'était mal de s'y introduire sans y être autorisé. Cette conduite n'était pas digne d'un garçon bien élevé, car on devait toujours faire preuve de respect envers ses serveurs.

Gêné, il battit en retraite vers la grande aventure et referma la porte derrière lui, sans bruit. Il était difficile d'avoir une vue d'ensemble de la vaste salle du trésor, car une foule d'objets y était entassée pêle-mêle : des skis et des luges entièrement en bois aux patins recouverts de métal, deux *sparkstötting** rouges, une bicyclette à la roue avant gigantesque du genre dont plus personne

* Moyen de locomotion individuel typiquement scandinave, sur patins, qu'on pousse avec un pied comme une trottinette et surmonté d'un panier à provisions métallique. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

ne se servait, de vieux patins en cuir noir desséchés accrochés en ligne sur le mur du fond, de grandes malles à poignée en laiton, des machines à coudre qu'on actionnait à la pédale comme la maîtresse le faisait avec son harmonium quand on chantait le psaume du matin, à l'école, de curieux drapeaux suédois avec les couleurs norvégiennes dans un coin jetés en vrac sur une des malles, des meubles de salon au rancart empilés les uns sur les autres, et même un petit canon monté sur un véritable affût qui se cachait dans un coin.

Voilà ce qu'il pouvait voir d'un côté. Il se retourna et revint sur ses pas en passant devant l'ouverture de l'escalier d'accès. Il faisait sombre, car tout l'éclairage provenait de petites lucarnes situées très haut. Il devait bien y avoir un interrupteur électrique quelque part, mais il ne savait pas où et probablement était-il placé trop haut pour lui.

Aucun doute : pas d'aquarium en vue. Uniquement un tas d'énormes lanternes, de gros ballons rouges portant des caractères chinois et des lampions en étoffe de forme allongée qui étaient si grands qu'on pouvait se glisser à l'intérieur pour y partir à l'aventure, ce à quoi il renonça étant donné qu'il portait ses habits du dimanche.

Le reste était surtout constitué de meubles : bureaux et armoires beaucoup plus hautes qu'un adulte, une machine pourvue d'une grande roue à poignée dont il ne comprenait pas à quoi elle pouvait servir, mais toujours pas le moindre aquarium. Il y avait absolument tout et n'importe quoi, sauf un aquarium. Mais c'était un objet fragile et peut-être convenait-il donc de le chercher dans les grandes malles noires ?

Non, elles ne contenaient que des vêtements empilés les uns sur les autres qui sentaient très fort la naphtaline.

Sa déception ne fit que s'accroître à son retour dans sa chambre. L'une des épinoches femelles était en train d'agoniser, grièvement blessée. Le mâle, lui, bien plus pâle que lors de sa capture, était à la surface de l'eau et haletait comme s'il cherchait à respirer l'air. L'autre femelle était toujours tapie au fond du bocal, sous la touffe de varech.

Comme il ne voulait pas qu'ils meurent cette fois encore, il ne restait plus qu'une chose à faire. Il empoigna le bocal d'une main

ferme, alla jusqu'au siège de toilette et y déversa son contenu, avant de tirer la chasse d'eau. Il n'était pas certain qu'ils survivent, car le trajet jusqu'à l'eau libre, dans l'égout, serait plein de périls. Mais ce ne serait l'affaire que d'une minute et après cela ils pourraient respirer à nouveau de l'eau propre.

Il allait devoir demander un aquarium en cadeau de Noël, puisqu'il venait d'avoir huit ans et que, de ce fait, son prochain anniversaire était encore loin.

Il avait échoué une nouvelle fois, en dépit de meilleurs préparatifs et d'une organisation plus satisfaisante. Mais, comme disait toujours Père, tout échec est profitable à qui sait le surmonter et est prêt à effectuer une nouvelle tentative en vue de s'améliorer.

Lors du déjeuner, Père se montra d'assez mauvaise humeur et Johanne fit la difficile pour manger, bien qu'il y eût du veau à la sauce à la crème et du dessert à base de meringue. Mère lui fit honte avec son argument habituel : les enfants de Neglinge pleureraient de joie devant un tel repas. Pas plus tard que l'année dernière, il y avait eu des émeutes de la faim, là-bas, et on avait dû faire appel aux réservistes de l'armée.

Johanne grommela qu'elle ne savait pas ce que c'était que les émeutes de la faim, pas plus que les *resservistes*. Ceci eut au moins pour effet de dérider Père, qui dit que c'était précisément la raison pour laquelle il s'était toujours tenu à l'écart de ce qui avait à voir avec l'armée. Il avait ajouté qu'il avait des affaires plus urgentes à régler que de mater des ouvriers affamés. Et perdre ainsi une semaine de son précieux temps.

C'était la guerre, dans le vaste monde, et, s'il avait été mobilisé, il aurait accompli son devoir sans hésiter un instant. Or, même s'il avait réussi à y échapper pendant longtemps en prétextant des voyages d'affaires à Berlin, c'était fichu, désormais. Ces canailles avaient fini par s'aviser, alors que la guerre touchait à sa fin, qu'il n'était plus possible d'aller à Berlin, désormais.

Raison de plus, avait-il ajouté à l'intention de Johanne, d'être reconnaissant pour la nourriture que Notre Seigneur a la bonté de nous accorder.

Pendant ce repas, tout le monde parla norvégien, comme d'habitude, sauf Harald, qui s'obstina à n'employer que l'allemand.

Il n'osait pas croire que son suédois était suffisamment bon et désirait être absolument sûr de ne pas passer pour un Norvégien.

*

Karlsson avait avancé la voiture et ouvert les grilles. Ingeborg et les quatre enfants étaient alignés devant le garage pour dire au revoir de la main au père de famille qui partait à la guerre.

Lauritz avait organisé la petite cérémonie à la manière d'un jeu mais, une fois en présence de sa famille, il trouva celui-ci plutôt pénible et mélodramatique que franchement ludique. Il "partait à la guerre" contraint et forcé, il n'y avait pas d'autre mot, mais ses exploits militaires seraient aussi brefs qu'insignifiants.

Jeu ou pas, il était trop tard pour changer d'avis. Il prit donc Rosa et Johanne chacune sur l'un de ses bras et les embrassa pour leur dire au revoir. Pour Harald et Karl, il procéda de façon plus virile, au moyen d'une poignée de mains. Ingeborg, elle, lui baisa la joue de façon théâtrale et fit mine d'essayer une larme au coin de l'œil. Il fut loin d'apprécier l'ironie de ce geste, à ce moment précis, et eut le sentiment qu'elle se moquait de lui.

Sur l'un de ses bras il portait une pelisse en peau de loup, car les nuits étaient encore fraîches, parfois, au mois d'avril, et les hommes appelés sous les drapeaux étaient invités à se munir de vêtements chauds. En effet, l'armée de réserve ne possédait pas d'uniformes, uniquement des fusils à baïonnette et des tricornes à la mode du XVIII^e siècle, lorsque les Carolins suédois avaient été vaincus en Norvège.

Mais il faisait beau, ce matin-là, et Karlsson avait replié le soufflet de la voiture à son intention. Lauritz enfila son bonnet de cuir, abaissa ses lunettes d'automobiliste sur son visage, s'installa au volant, effectua un salut militaire humoristique, passa la première et se dirigea vers la sortie. Au moment de tourner à gauche dans Källvägen, il leva les yeux vers le garage et vit la famille tout entière lui faire de grands signes de la main comme s'il partait pour un tour du monde en bateau. Ce n'est qu'alors qu'il se rendit compte de ce que la situation avait d'émouvant et comique à la fois. Il éclata de rire et rendit ce salut de façon théâtrale.

Dans la descente de Källvägen, la vue s'ouvrait sur la baie, la façade blanche du Grand Hôtel luisait entre les troncs de pins typiques de l'archipel de Stockholm, tant ils étaient petits et nouveaux, et donc bien différents des grands et beaux sapins d'Osterøya. Une fois en bas, il s'engagea sur Strandpromenaden et passa la vitesse supérieure.

Il était parti pour de bon et ne pouvait plus rien y faire, tous les hommes devaient accomplir leur devoir envers la patrie, même s'il n'était pas évident pour lui que la Suède fût la sienne. Mais les choses étaient comme elles étaient, il était né citoyen d'un pays qui était alors le royaume uni de Suède et de Norvège, et donc en route vers son devoir. Il était certes passablement difficile de saisir en quoi pouvait consister celui-ci, sur le plan strictement militaire. Il était peu probable que l'Allemagne attaque un pays ami comme la Suède. La Russie, elle, était déjà vaincue et avait assez à faire avec sa révolution. Alors, contre qui défendre Saltsjöbaden ?

Il n'en allait pas moins se retrouver très bientôt à servir au sein d'une armée de réserve qui, à ce qu'il avait pu comprendre, était un hybride de mouvement scout et de défense passive conçu à l'intention de ceux qui étaient soit trop jeunes soit trop vieux pour le service armé. À l'image de lui-même, qui allait bientôt avoir quarante-trois ans et serait alors trop âgé même pour cette armée de réserve dont le nom venait d'ailleurs de l'allemand *Landsturm*. Comme tout le reste, cela paraissait plus sérieux et plus militaire en allemand.

Il n'avait pas peur de devoir effectuer un peu de travail physique, au contraire. Ce n'était pas cela. Mais à l'idée de patrouiller dans Saltsjöbaden et d'y monter la garde, en tricorne et armé d'un fusil à baïonnette, contre un ennemi inexistant, il ne pouvait que se sentir ridicule. Et si, contre toute raison, les Russes décidaient d'attaquer Saltsjöbaden, précisément, ils risquaient de mourir de rire à la vue de soldats ventripotents en tenue du XVIII^e siècle. Ce serait le genre de grâce à appeler de ses vœux mais, hélas, fort peu vraisemblable.

Pourtant, il n'était pas question de vraisemblance, seulement d'équité, et chacun avait le devoir d'assumer la même part du fardeau que son prochain, qu'il soit riche ou pauvre. Rien à faire, il devait aller effectuer son service comme les autres.

Il n'en avait pas moins pris diverses mesures en vue de rendre moins pénible la brève période qu'il allait devoir passer dans cette armée d'opérette. C'était, entre autres, la raison pour laquelle il avait choisi de prendre lui-même le volant de sa voiture pour se rendre au "quartier général", à savoir le groupe de tentes plantées là-bas, à Pålänsviken. Il aurait été beaucoup plus naturel de s'y faire conduire par Karlsson.

Il aurait même pu s'y rendre à pied, ce qui aurait été beaucoup plus sain. De Strandpromenaden à Neglinge, en prenant le pont qui menait vers les quartiers ouvriers de Saltsjöbaden, il ne lui aurait pas fallu plus d'une demi-heure. Or, il était encore capable de marcher longtemps et d'un bon pas.

Ce n'était naturellement pas un hasard si le camp avait été installé au nord de la voie ferrée, parmi les prolétaires. Si l'on avait redouté une attaque russe, on se serait sans doute plutôt retranché plus loin à l'intérieur, vers Älgö. Mais on n'avait pas encore oublié les émeutes de la faim de l'année précédente, pas seulement à Saltsjöbaden mais aussi un peu partout dans le pays. Il ne savait pas trop ce qui avait mis le feu aux poudres sur le plan local, Ingeborg et lui n'ayant emménagé là que peu de temps après, mais il semblait que ce fût un arrivage de betteraves pourries et des enfants affamés. La protestation avait atteint un niveau tel qu'on avait parlé d'émeute et donc fait appel aux réservistes. Et ils y étaient toujours, bien que la cité eût la réputation d'avoir la population ouvrière la plus docile de Suède, tout entière employée par Wallenberg.

En pénétrant dans cette cour de caserne improvisée, au milieu des rangées de tentes de Pålänsviken, il ne trouva pas de place de stationnement réservée à son intention et rangea donc son véhicule devant la plus grande de toutes, celle qui arborait le pavillon de la flotte suédoise et les couleurs de l'armée de réserve. Puis il descendit de voiture et remonta ses grosses lunettes sur son front.

Faute de pouvoir frapper à la porte d'une tente, il pénétra sans plus de façon dans ce qui s'avéra en effet être une sorte de réunion d'état-major. Quatre officiers, deux d'entre eux portant l'uniforme véritable de l'armée et des galons qu'il était incapable d'associer à un grade quelconque, les deux autres vêtus d'habits militaires plus ou moins fantaisie, étaient assis à des tables branlantes. Il partit

du principe que c'était le plus gros, assis au milieu, qui était le grand chef, mais, quoi qu'il en soit, tous quatre levèrent les yeux, interloqués, et lui lancèrent des regards dépourvus d'aménité.

“Qui êtes-vous et qu'est-ce qui vous donne le droit d'entrer ici sans crier gare ? lui demanda le grand chef, qui portait le monocle à la mode d'un authentique officier allemand.

— Je m'appelle Lauritz Lauritzen, je suis directeur de société et je réponds à la convocation qui m'a été adressée. À qui ai-je l'honneur de parler ?

— Je suis le commandant von Born. Veuillez attendre à l'extérieur qu'on vous appelle ! ordonna le grand chef.

— Où puis-je garer ma voiture, en attendant ? demanda Lauritz d'une voix aussi neutre que possible, non sans le sentiment désagréable que les choses n'allaient pas très bien se passer.

— Que voulez-vous dire ? Seriez-vous venu ici en automobile ?”

Le commandant en perdit son monocle de stupéfaction. Mais il en avait sûrement l'habitude depuis longtemps, car il le rattrapa au vol, dans la paume de sa main droite, avec beaucoup d'élégance.

“Oui, et ce n'est pas seulement sur elle qu'il faut veiller. J'ai en effet dans mon coffre une caisse de cognac qu'il conviendrait peut-être de mettre en lieu sûr”, répondit Lauritz comme s'il s'était agi de la chose la plus naturelle au monde.

Ce qui n'était hélas pas le cas. Car, comme toutes les autres boissons alcoolisées, le cognac était sévèrement rationné.

Les quatre officiers le dévisagèrent d'un air d'incrédulité.

“Inspection !” ordonna le commandant, ce sur quoi tous quatre se levèrent et se dirigèrent vers la sortie d'un air martial. Ils s'attroupèrent autour de la voiture en s'efforçant d'avoir l'air d'experts en la matière, l'un d'eux allant jusqu'à donner un coup de pied dans l'un des pneus avant.

C'était une Hispano-Suiza modèle 1917, l'un des trois exemplaires existant alors en Suède, à la connaissance de Lauritz. Le capot était noir, long et brillant, les deux phares ronds en laiton placés à l'avant avaient été astiqués de frais, ainsi que le cadre entourant la calandre argentée, et l'intérieur était recouvert de cuir rouge.

Lauritz répondit à diverses questions ayant trait à la puissance du moteur en chevaux-vapeur et à la vitesse maximale du véhicule, avant d'en ouvrir le coffre, qu'il supposait être l'objet principal

de cette “inspection”. Les quatre hommes se pressèrent aussitôt autour de lui pour contempler avec recueillement la robuste caisse de bouteilles de cognac enveloppées dans de la fibre de bois.

“Capitaine Johansson, enchanté!” se présenta celui que Lauritzen prenait pour le grand chef en second, en lui tendant la main.

Les deux petits chefs, simples membres de la réserve, quant à eux, se présentèrent de la même façon.

“Lauritzen est affecté à l’état-major!” décréta le commandant von Born.

Les choses commençaient à prendre la tournure souhaitée par Lauritz. Et ne firent que s’améliorer une fois la caisse de cognac transportée discrètement dans la tente de l’état-major.

La mission de la section 117 de la réserve, stationnée à Saltsjöbaden, était double, confia le commandant à Lauritz au cours de la tournée du camp et des travaux de construction dans laquelle il l’entraîna. Ces derniers s’avérèrent consister à creuser une longue tranchée, à cinquante mètres au-dessus du rivage. Des hommes en sueur, à la mine peu réjouie, étaient en effet en train de manier la pelle sur une distance d’une centaine de mètres. Lauritz voulut alors savoir à quoi serviraient ces travaux mais n’obtint qu’une réponse assez vague qu’il n’était pas facile d’interpréter. Il crut néanmoins comprendre qu’au cas où les Russes, en dépit de leur révolution, décideraient d’attaquer la Suède en choisissant Saltsjöbaden, et nul autre lieu, comme but de leur opération de débarquement, et, de plus, l’endroit exact où les réservistes étaient postés, tous les hommes disponibles y seraient dépêchés, dans le seul objectif de repousser l’ennemi.

Lauritz eut du mal à croire au sérieux de cette mission militaire, qui lui fit plutôt l’effet d’un placebo, pour parler comme sa femme, c’est-à-dire d’une façon d’occuper la troupe, puisqu’elle avait maintenant été appelée à défendre la patrie, en vertu de toutes les règles et de tous les principes en vigueur.

Mais une autre mission avait sûrement été assignée à la section 117 de la réserve, en poste à Saltsjöbaden.

C’était le cas, en effet. Elle consistait à interner les communistes et à les placer sous surveillance, et c’était la raison pour laquelle la salle de tennis du Grand Hôtel avait été réquisitionnée afin de servir de camp de prisonniers. Un examen attentif du stock